

1

Je viens de recevoir l'invitation. Elle est arrivée par courrier ce matin parmi quelques autres lettres. J'ai un café noir à la main, le chat sous le bras, et je m'installe dans un fauteuil sur la véranda. Il fait particulièrement beau; un matin enchanteur, rien de moins. Il pourrait tout aussi bien pleuvoir des cordes, ça ne nuirait pas à l'atmosphère de la scène que je suis en train de décrire, au contraire.

En fait, à bien y penser, ce serait plus approprié qu'il pleuve, pour créer, entretenir la nostalgie que je pressens. Cependant, je m'en tiendrai aux faits, puisque j'ai déjà évoqué le temps magnifique de ce matin de mai. L'air embaume le lilas et le jasmin, les vignes envahissent joliment le treillis. Si je cherchais plus loin, je trouverais certainement un oiseau qui chante, disons une mésange; c'est plausible.

L'invitation est dans une enveloppe bleue. Elle provient de l'École des beaux-arts où j'ai étudié il y a, ma foi, près de vingt ans. Je ne veux pas être trop précise, il me semble que cela nuit à la poésie.

Pour l'instant, déjà, je peux affirmer que cette invitation que je reçois inopinément a sur moi un

certain effet. De surprise, je crois bien en avoir échappé le chat, qui est retombé sur ses pattes, cela va de soi. Pour ce qui est de ma tasse de café, j'ai eu la présence d'esprit de la poser sur le guéridon. Je me félicite d'ailleurs de ce réflexe. Nous pouvons poursuivre, le premier choc étant passé.

Je disais donc que l'invitation me surprend et me met dans ce qu'il est convenu d'appeler une humeur vagabonde, mais pas tant par son contenu, fort banal au demeurant, que parce qu'elle fait émerger tout un passé enfoui, doublé d'émotions dont je n'ai plus eu vent depuis un bon moment déjà.

Ces affects, je les croyais fanés, estompés, mais leur contour indéfini reprend forme de minute en minute. Tout l'univers que j'ai laissé dans ce recoin de mon intérieur se déplie, se défroisse, pour mieux me révéler ses couleurs et ses nuances. On n'oublie pas si facilement sa jeunesse et ses émois, n'est-ce pas?

Ah, tiens, la nostalgie, je l'attendais, l'appelais. Elle est au rendez-vous, elle ne m'a pas oubliée. C'est une nostalgie teintée d'enchantement davantage que de tristesse, hélas! Je dis hélas parce que la mélancolie m'a toujours semblé plus belle que les élans de joie; mais, en prenant de l'âge, j'ai dû admettre que j'étais de nature moins tourmentée que je ne l'aurais cru ou souhaité dans ma jeunesse. Les langueurs anciennes et les élégies ont cédé leur place à un relatif épanouissement, à une gaieté non feinte de vivre. C'est d'ailleurs pour cette raison qu'il ne pouvait pas pleuvoir sur cette véranda. Par contre, dans les circonstances, une nostalgie de

bon aloi est acceptable. Je peux me la permettre sans risquer de sombrer dans le mélodrame.

Je suis donc invitée, dans le courant du mois prochain, à une petite cérémonie en l'honneur d'un enseignant des Beaux-Arts qui prend sa retraite, en l'occurrence monsieur César, bien-aimé professeur de peinture. L'invitation précise également que cette cérémonie sera suivie d'un repas, de même que d'une soirée de retrouvailles des anciens étudiants de l'établissement.

Est-ce puérilité de ma part de réagir ainsi devant cette invitation? Peut-être. Je lève les yeux vers Sésame, le chat. Il s'est étendu au soleil, de tout son long. Il me dit en bâillant que je suis effectivement puérile, par nature qui plus est, mais qu'il m'aime comme ça. Je lui réponds que, malgré tout le respect que je lui dois, il ne sait pas du tout de quoi il parle. Il bâille à nouveau. Je souris.

Soudain, un prénom s'impose à ma mémoire, comme un troublant leitmotiv. Élie-Naïde. Élie-Naïde. Élie-Naïde. Malgré moi, j'ai un frémissement en percevant son écho en mon être.

Il ne comprend pas, le chat, que c'est la remémoration des souvenirs qui me met dans un drôle d'état. Lui, il ne connaît pas le doux passé que je traîne en bandoulière. Il ne connaît que la vie actuelle que je mène avec lui et notre compagnon de vie, monsieur... appelons-le Ludwig, tiens, c'est un nom qui me plaît. Ludwig et moi sommes en couple depuis quelques

années déjà. Nous dirons que j'ai passé près de dix ans avec lui jusqu'à maintenant, ce qui est très près de la vérité. Je crois que nous sommes dans ce qu'on peut appeler une relation saine et évolutive, ce qui n'exclut pas quelques scènes de ménage et autant de réconciliations thérapeutiques.

Ludwig est un personnage charmant qui me fascine par son originalité, son inventivité, son éclectisme. Je trouve qu'il ne ressemble à personne. Un esprit libre en même temps qu'un être non dénué d'esprit pratique, ce qui est l'idéal, à mon sens. Ludwig peut avec autant d'aisance cuisiner un gigot d'agneau, réciter des vers, refaire une toiture ou méditer dans la position du lotus. Il passe d'une activité à l'autre, d'une réflexion à l'autre avec passion, parfois même avec dévotion. Il peut sembler difficile à suivre, imprévisible, déroutant, cependant qu'il est toujours le même, constant, droit, intègre. Ce doit être la raison de mon entichement prolongé. Pas moyen de s'ennuyer avec un tel phénomène à la maison. C'est un oiseau rare, à n'en pas douter.

Que je vous dise encore, nous avons chacun nos espaces, nos territoires, nos vies, les interstices sont nombreux entre lui et moi. La symbiose ne nous réussit pas, nous avons besoin de nous ressourcer et de respirer ailleurs que dans un *nous* omniprésent. Il a son bureau, j'ai mon atelier, il a ses amis, j'ai les miens. Nous avons bien deux ou trois couples d'amis, oui, mais on ne partage pas tout; le communisme, très peu pour nous. Par contre, *mea culpa*, nous partageons encore la même chambre et donc, par extension, le lit

conjugal, derniers bastions de ce que j'estime pourtant être un certain type de fusion avec l'autre. Mais je ne me suis pas encore faite à l'idée de faire chambre à part. Je redoute par trop la symbolique que cela représente, reliée au couple effrité ou vieillissant.

Dernier petit détail, nous n'avons pas d'enfants. Par choix. Le soir où nous nous sommes connus, nous avons réglé le dossier entre deux *margaritas*. Par la suite, cela n'a jamais été remis en question. Ni l'envie, ni la vocation, ni l'esprit de sacrifice n'étant au rendez-vous, nous avons opté pour un chat roux philosophe à ses heures. Et moralisateur de surcroît.

Me voici donc confrontée à une invitation qui me surprend et me désarme à la fois. De fait, j'ai vivement apprécié monsieur Césarío lors de mes études aux Beaux-Arts; j'ai appris à l'aimer malgré le côté abrupt du personnage. Il me semble donc tout à fait naturel d'être présente pour la cérémonie qui lui sera dédiée, d'autant que j'ai un immense respect pour l'artiste qu'il est, pas seulement pour l'humain et le professeur. J'appréhende davantage l'autre aspect de l'événement, c'est-à-dire les fameuses *retrouvailles*. Qui y sera? Reverrai-je mes amis de l'époque, cette bande d'artistes en devenir dont je faisais bruyamment partie? Que seront-ils devenus? Serai-je capable d'assumer devant eux ce que je suis devenue, moi?

Tout bien réfléchi, j'ai peur. J'ai atrocement peur d'être déçue. De briser, de bousiller l'enveloppe

idéalisée, le cocon d'amour que j'ai tissé autour de cette époque de ma vie. Comme on le fait trop souvent de nos souvenirs d'enfance. Dans le cas qui m'occupe, ce sont ceux de mes vingt ans, période bénie entre toutes... *Avoir vingt ans, des lendemains pleins de promesses*, dit la chanson. J'ai peur de ne retrouver que ruines ou, pire, chimères. D'avoir embelli jusqu'à l'excès. Je préfère croire sur parole ma mémoire. Garder la nostalgie intacte plutôt que faire face au craquellement pathétique de mes souvenirs, à la décrépitude de ma cathédrale intérieure.

Bon, je sens que j'exagère un peu, il me semble que je deviens inutilement emphatique. Il vaudrait mieux pourtant que j'abandonne mes craintes. Demeurer ainsi dans une édification idyllique du passé est certainement puéril – je regarde le chat –, immature – je le regarde encore, mais il me snobe, actuellement; je préfère ça –, voire pathologique – il ne lève pas une seule oreille, c'est bon signe.

J'ai compris que, si je n'y vais pas, il n'y a pas d'histoire à raconter, n'est-ce pas! Je resterai figée dans les méandres d'un passé qui demeurera platement stérile. J'ai besoin de l'oxygène du présent pour redonner vie au passé; la suite des choses donnera du sens ou non, c'est selon. C'est sage, je comprends le point de vue. Maintenant, il s'agit pour moi de trouver le courage de diriger la lumière sur mes années d'études aux Beaux-Arts, en espérant que la clarté ne soit pas trop crue, mais plutôt feutrée, ambrée et tamisée.

Bon. Il me semble que je respire mieux, mainte-

nant. C'est entendu, j'irai à cette soirée. Dans l'intervalle, je tenterai de ne rien anticiper. Le mieux est de ne pas y penser à outrance, même si je pressens, me connaissant, que ce ne sera pas chose facile...

D'ici là, par contre, je vais devoir raconter un peu. Même de façon fragmentaire, je m'efforcerai de dépeindre le passé avec sincérité, en évitant les trompe-l'œil de la mémoire.

À cet instant précis, Sésame lève la tête et me toise d'un air suspicieux. « C'est excessivement contrariant, mais je vais finir par penser que tu as quelque chose à cacher », miaule-t-il avec lassitude.

Je me mordille la lèvre. « Je ne cache rien, voyons », réponds-je avec aplomb.

Rien? Enfin... presque, pensé-je pour moi-même.